



HAL
open science

Absences, silences et politique de l'histoire. Introduction à Archives des mouvements LGBT+, Paris, Textuel, 2018

Antoine Idier

► **To cite this version:**

Antoine Idier. Absences, silences et politique de l'histoire. Introduction à Archives des mouvements LGBT+, Paris, Textuel, 2018. Archives des mouvements LGBT+ Une histoire de luttes de 1890 à nos jours, 2018. <hal-02504445>

HAL Id: hal-02504445

<https://hal.science/hal-02504445v1>

Submitted on 12 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Antoine Idier

Absences, silences et politique de l'histoire

Introduction à *Archives des mouvements LGBT+*, Textuel, 2018

1.

Le projet d'une collection d'archives des minoritaires sexuels est hanté par l'absence. Le présent ouvrage peut ainsi se lire comme un inventaire en négatif : le plus important n'est pas ce qui est rassemblé, mais ce qu'il reste à rassembler ; ce qui est là dessine ce qui manque. Mais l'absence est plus profonde encore, forgée par la conscience des minoritaires d'être exclus des récits historiques dominants et, de ce fait, d'être engagés dans une lutte permanente pour rappeler que ce qui prend le nom d'histoire n'est qu'un récit historique parmi d'autres récits possibles, un récit écrit par les majoritaires, reproduisant dominations et invisibilisations, et tirant sa puissance d'une naturalisation qui la fait passer pour évidente et incontestée. Comme l'écrit Roland Barthes, « l'Histoire est hystérique : elle ne se constitue que si on la regarde – et pour la regarder, il faut en être exclu.¹ » Si bien que toute discussion sur les archives LGBT, sur la création de centres d'archives, sur la collecte, la conservation et l'usage de ces archives, repose nécessairement sur la politisation de l'histoire produite par les luttes des minorités sexuelles.

En 1979, dans un livre qu'il consacre à l'histoire de l'homosexualité depuis la fin du XIX^e siècle, Guy Hocquenghem écrit : « J'ai commencé à m'intéresser à l'histoire de l'homosexualité à partir de deux silences ». Le militant, journaliste et écrivain dénonce l'« ignorance commune », la « possibilité du truquage absolu », l'« effacement sur l'enregistrement historique »². Son geste s'inscrit alors dans une longue histoire. Déjà en 1924, la revue *Inversions* réclamait « Une vie réelle des Grands Hommes SVP ». Il y avait « pleine tartuferie », « mensonge perpétuel », selon la revue : « les biographes, les commentateurs, les compilateurs, les faiseurs de dictionnaires ou d'anthologies nous décrivent l'existence des héros de la pensée selon leur mesquine conception particulière. » Et l'auteur de citer Shakespeare, La Fontaine, Molière, Boileau, et d'autres encore, qui « ont aimé Ganymède et non pas la Vénus vulgaire »³. Dans les années 1960, la revue *Arcadie* dressait elle aussi un programme historique, invitant à une réécrire l'histoire du point de vue des « homophiles ». La revue invitait à dépasser la simple « galerie d'ancêtres », l'histoire exemplaire des « grands hommes », afin d'« éclairer tous les aspects de la vie des homosexuels à travers les diverses civilisations, leur vie privée en tant qu'individus, leur vie sociale »⁴. Il faut d'ailleurs le rappeler : s'il existe aujourd'hui une histoire LGBT, c'est avant tout parce que des

1 Roland Barthes, *La Chambre claire*, Paris, Gallimard/Seuil, 1981, p. 102.

2 Guy Hocquenghem, *Race d'ep !*, Paris, Libres-Hallier, 1979, p. 13.

3 *Inversions*, n°3, 1er février 1924.

4 Julian Jackson, *Arcadie. La vie homosexuelle en France, de l'après-guerre à la dépénalisation*, Paris, Autrement, 2009, p. 140-141.

militants – de manière artisanale, hésitante et parfois contestable – ont entrepris d’écrire cette histoire et l’ont imposée, non sans résistances.

2.

Si la question est autant cruciale, c’est non seulement parce que l’effacement de l’histoire est l’effacement tout court, mais aussi parce que l’histoire est constitutive de la construction d’une identité et d’une subjectivité. Elle a intimement et intrinsèquement à voir avec la manière de se penser et de s’inventer, de vivre et de lutter. Avec le « je » et le « nous » dans lequel nous nous reconnaissons. Dans un livre consacré à Oscar Wilde, l’écrivain Neil Bartlett s’attarde sur la lecture par Wilde, et par des poètes contemporains comme John Symonds, de la littérature de l’Antiquité ou de la Renaissance, pour légitimer les amours homosexuelles et se justifier à leurs propres yeux. Selon Bartlett, ils voulaient « trouver une identité [...] en réécrivant les biographies du passé », ils cherchaient « la preuve de leur existence en fouillant les bibliothèques avec un enthousiasme érudit pour la culture classique ou la Renaissance [car] ils ne pouvaient pas admettre que leurs vies étaient une expérience unique.⁵ » Or, ainsi qu’y insiste Didier Eribon, ce lien avec le passé est au cœur de la subjectivité gay. Dans un texte magnifique qui a pour titre « vies hantées », dans lequel il décrit les vies gay comme « hantées par tout le passé de l’oppression, par violence homophobe de jadis, de naguère et de maintenant, par l’insulte entendue tous les jours et depuis toujours, [...] par la honte qu’on a voulu – qu’on veut – inscrire dans nos cerveaux, dans nos corps, etc. », Eribon souligne combien l’intrication entre le passé, le présent et le futur est aussi créatrice, d’une identité et d’une subjectivité à la fois individuelles et collectives. Au sujet de la culture et de la littérature homosexuelles – d’André Gide, de Monique Wittig, et bien d’autres encore –, il avance : « Ceux qui se reconnaissent dans les signes qui leur sont adressés, qui se regroupent et s’inventent autour de ces signes et à partir d’eux, conçoivent et constituent comme leur histoire propre (à la fois singulière et collective, particulière et commune) ces textes du passé qui ont appelé et créé un futur, qui est devenu leur présent, ou plus exactement ce qu’ils constituent comme leur présent à eux. La mémoire du groupe va à la rencontre de ce qui fut un jour une anticipation pour constituer celle-ci comme son passé, sa référence.⁶ » C’est ainsi, dans ces processus par lesquels les identités sexuelles et politiques minoritaires se façonnent à partir de conditions de possibilité héritées du passé, appropriées dans le présent et déployées dans le futur, qu’il y a un « futur antérieur » des sujets minoritaires⁷.

En 1981, préfaçant le témoignage du déporté homosexuel Heinz Heger, un des premiers témoignages parus en France, alors qu’il est impossible de faire reconnaître la réalité de la déportation homosexuelle

⁵Didier Eribon, *Réflexions sur la question gay*, Paris, Flammarion, « Champs », 2012, p. 254. Cf. également p. 92-93.

⁶Didier Eribon, *Principes d’une pensée critique*, Paris, Fayard, 2016, p. 195-196 et p. 220.

⁷J’emprunte l’expression à une passionnante discussion menée depuis quelques temps avec Raphaël Faon.

(notamment de la part d'associations d'anciens déportés), Hocquenghem raconte avoir reçu un coup de téléphone d'un jeune homme de 15 ans, homosexuel, dont le père niait la persécution passée des homosexuels. Hocquenghem poursuit : « Ce livre est fait pour tous ces garçons, pour tous ceux auxquels le plus grand mensonge historique encore vivant a fait ressentir, au moins une fois, face à l'indifférence et à l'incrédulité, le désespoir devant une injustice qui ne sera jamais réparée. Et c'est peut-être cela, être homosexuel encore aujourd'hui : savoir qu'on est lié à un génocide pour lequel nulle réparation n'est prévue.⁸ »

Il est d'autant plus fascinant de lire ces lignes sous la plume d'Hocquenghem que sa propre découverte de l'histoire de l'homosexualité a radicalement transformé ses conceptions identitaires. À travers son parcours se lit alors la puissance politique de l'archive et de l'histoire pour penser son existence individuelle. Ses écrits donnent aussi à voir, selon l'expression de Joan W. Scott, l'« évidence de l'expérience » qui conduit les individus à se reconnaître dans une expérience passée et à proclamer une filiation avec les protagonistes de cette expérience (filiation qu'il est nécessaire de passer au crible de la critique)⁹. Né en 1946, il est un des protagonistes du FHAR, le Front homosexuel d'action révolutionnaire créé à Paris en 1971, au sein des mouvements de la gauche radicale et dans le sillage du Mouvement de libération des femmes. La création du groupe représente une rupture radicale, ainsi que le militant le raconte au sujet de sa première réunion du FHAR : « Il y avait là des homosexuels assez âgés, un peu « folles », comme je n'aimais pas en fréquenter, et des lesbiennes. C'était la première fois que j'en rencontrais. [...] Souvent j'avais été dans les boîtes de pédérastes pour me faire draguer. Je n'avais jamais osé en discuter. Là, brusquement, j'étais de plain-pied, et le raconter ne tirait plus à conséquence.¹⁰ » Le jeune militant incarne ce « nous » que le mouvement homosexuel est train d'inventer, un « nous » qui s'étend au-delà des seuls militants : « Quand on commence à découvrir qu'on est une communauté, même ces types que je haïssais, ces employés de bureau piliers de boîtes pour tantes, il me paraissait infiniment important qu'ils soient avec moi.¹¹ »

Quelques années plus tard pourtant, alors qu'il reproche au mouvement homosexuel sa « respectabilisation », sa « neutralisation » et sa « pression normalisante »¹², et qu'il appelle à « se défaire homosexuel »¹³, Hocquenghem rejette l'appartenance collective : c'est désormais le « ils » ou le « elles » qui priment, et non plus le nous. « C'est bien aux folles elles-mêmes que j'en ai. [...] À leur enivrement stupide devant le petit bout de normalité toute neuve qu'on leur concède [...], à leur émerveillement

8 Guy Hocquenghem, « Préface », Heing Heger, *Les Hommes au triangle rose*, Paris, Persona, 1981, p. 8.

9 Joan W. Scott, *Théorie critique de l'histoire. Identités, expériences, politiques*, Paris, Fayard, 2009.

10 « La Révolution des homosexuels », *Le Nouvel Observateur*, 10 janvier 1972. Au sujet d'Hocquenghem, voir Antoine Idier, *Les Vies de Guy Hocquenghem. Politique, sexualité, culture*, Paris, Fayard, 2017.

11 Guy Hocquenghem, *L'Après-mai des faunes*, Paris, Grasset, 1974, p. 155.

12 Guy Hocquenghem, *Un journal de rêve*, Paris, Éditions Verticales, 2017, p. 42-44.

13 Guy Hocquenghem, *La Dérive homosexuelle*, Paris, Éditions Jean-Pierre Delarge, 1977, p. 158.

d'accéder au way of life qu'elles n'osaient rêver.¹⁴ » Hocquenghem convoque l'homosexualité du début du vingtième siècle, Colette, le baron de Charlus, Rachilde ou encore Jean Lorrain, dont il oppose les vapeurs de souffre aux modes de vie prêtés à ses contemporains.

Toutefois, peu de temps après, autour de 1978-1979, le militant et philosophe revient au nous. Une nouvelle rupture s'est produite : la découverte de l'effervescence des mouvements homosexuels dans les années 1920 et 1930, en particulier en Allemagne, et l'ampleur de l'extermination de la Seconde guerre mondiale – Seconde guerre mondiale qui constitue encore aujourd'hui le grand silence de l'histoire de l'homosexualité. Hocquenghem écrit avec Lionel Soukaz un film sur l'histoire de l'homosexualité, *Race d'ep !* (pédéraste en verlan), et publie un livre à ce sujet. Il revendique alors l'appartenance collective à une culture et à une histoire : « l'ombre d'une autre race », « mon appartenance à un autre monde, à une autre Histoire », affirme la voix-off du film. Une appartenance qui préserve : si les homosexuels constituent une communauté, « en bâtissant leur propre identité comme position de défense », c'est notamment parce que « chacun sait obscurément qu'ils pourraient disparaître demain, que ce comportement social pourrait être effacé, puisque c'est ce qui s'est déjà passé dans la sombre période qui suivit les années trente ». D'où l'affirmation que la culture homosexuelle et la revendication de l'homosexualité protègent aussi les homosexuels, et que le groupe existe par la connaissance de son histoire : « L'histoire homosexuelle n'existe pas avant, et elle disparaît dès qu'il n'y a plus de pédés pour la dire.¹⁵ »

3.

Comme l'écrit Colette Guillaumin, il y a des « effets théoriques de la colère des opprimées ». C'est-à-dire que les luttes des minoritaires se déploient dans l'univers de la science et des savoirs pour contester un certain nombre de fondements théoriques de la société, présentés comme acquis, évidents et naturels, pour produire un « bouleversement des perspectives »¹⁶. L'irruption dans l'histoire est une des manifestations de cette colère, associée au rappel que toute opération de catégorisation ou de classement est une opération politique, même – et surtout – si elle se présente sous la forme de la neutralité scientifique. L'intrusion dans la politique de l'archive en est une autre. Les collections d'archives LGBT – existantes ou en projet¹⁷ – interrogent vigoureusement l'acte d'archiver, opération dotée d'un immense pouvoir symbolique. Loin d'être neutre, il dresse une frontière entre ce qui est jugé digne d'être conservé,

¹⁴Guy Hocquenghem et Jean-Louis Bory, *Comment nous appelez-vous déjà ?*, Paris, Calmann-Lévy, 1977, p. 185.

¹⁵*Race d'ep !*, op. cit., p. 18 et p. 11-12.

¹⁶Colette Guillaumin, « Femmes et théories de la société : remarques sur les effets théoriques de la colère des opprimées », *Sexe, race et pratique de pouvoir. L'idée de nature*, Donnemarie-Dontilly, iXe, 2016, p. 217.

¹⁷À Paris (Archives Recherches Cultures Lesbiennes, Collectif Archives LGBTQI), à Lyon (Fonds Chomarat de la Bibliothèque municipale), à Marseille (Collection Christian de Leusse), à Vitry-sur-Seine (Conservatoire des archives et des mémoires LGBT), etc.

et ce qui ne l'est pas. Ce qui est considéré comme devant être transmis à la postérité et inscrit dans une temporalité supposée éternelle, soustrait à l'écoulement du temps et aux menaces de la destruction, et ce qui est rejeté dans les limbes de l'histoire. Aussi, se saisir des archives, c'est refuser de laisser aux autres le privilège épistémologique d'écrire l'histoire, c'est se dresser contre une dépossession¹⁸. La constitution d'archives LGBT est un projet d'une importance fondamentale s'il offre de sauver des archives qui n'étaient jusque-là pas conservées, de bousculer l'histoire pour y accueillir des vies et des subjectivités qui n'y avaient pas de place.

Reste, toutefois, qu'il faut interroger certains des présupposés des discussions contemporaines quant à la création de ces archives minoritaires. Il arrive en effet de lire une dénonciation globale des archives existantes (notamment publiques), au profit d'une célébration des archives minoritaires : il y aurait les « mauvaises » archives, dominantes et oppressives, et les « bonnes » archives, transgressives et résistantes. On pourrait relever le paradoxe selon lequel la plus belle collection de tracts du FHAR se trouve probablement à la Bibliothèque nationale de France, parmi les « recueils », la nomenclature par laquelle sont conservés des documents éphémères ne répondant pas aux critères légaux des publications¹⁹. On y trouve aussi une remarquable collection sur la lutte contre le SIDA – due, notamment, à un conservateur de la Bibliothèque nationale, ancien militant d'un « Groupe de libération homosexuelle » des années 1970. La conservation et l'archivage n'échappent pas aux infiltrations subversives, aux jeux des interstices et des marges. Et, par ailleurs, les archives minoritaires n'échappent pas, elles non plus, aux rapports de pouvoir : à leur tour, bien évidemment, elles peuvent exclure, tracer une ligne entre ce qui est jugé digne ou indigne de la postérité.

Mais c'est surtout qu'il faut absolument renoncer à une essentialisation de l'archive, voire à son esthétisation. Ce qui fait le pouvoir de l'archive, ce n'est pas l'archive, mais le regard qu'on porte sur elle, les questions qu'on lui pose, l'acte de s'en saisir pour faire surgir de nouveaux problèmes, de nouvelles interprétations. Le document, en lui-même, ne dit rien. Ce problème se retrouve dans le célèbre texte de Walter Benjamin « Sur le concept d'histoire ». Le philosophe restitue la puissance de l'archive qui offre de sentir « un faible souffle de l'air dans lequel vivaient les hommes d'hier », d'entendre « un écho de voix désormais éteintes » : il y a, en effet, « un rendez-vous tacite entre les générations passées et la nôtre ». Mais il faut aussi interroger la manière dont Benjamin pense ce rendez-vous. Il ajoute en effet : « Nous avons été attendus sur la terre. À nous, comme à chaque génération précédente, fut accordée une

18 L'histoire récente des politiques d'archivage montre comment cette frontière a pu être déplacée, par exemple en interrogeant la place des archives des mouvements sociaux ou des archives dites « privées » dans les collections d'archives publiques.

19 Il est impossible de savoir par qui et comment ces tracts ont été réunis, en dépit de quelques annotations y figurant (une d'entre elles indique par exemple que le tract a été récupéré « rue du dragon. I.VI.71 à la sortie de *Mort à Venise* »).

faible force messianique sur laquelle le passé fait valoir une prétention.²⁰ » Dans ces mots – « attendus », « accordées », « prétention » – se lit l'implicite de Benjamin selon lequel le passé est déjà là, présent : il reste à savoir l'empoigner. Benjamin ajoute : « Cela signifie s'emparer d'un souvenir, tel qu'il surgit à l'instant du danger. Il s'agit pour le matérialisme historique de retenir l'image du passé qui s'offre inopinément au sujet historique à l'instant du danger. » Ou encore « de saisir la véritable image historique dans son surgissement fugitif »²¹. Certes, le texte de Benjamin – si lapidaire, si énigmatique – est incroyablement fort quand il affirme que la politique se déploie à la rencontre entre le passé, le présent et le futur, dans l'éclatement du « continuum de l'histoire » et dans le refus de « l'historicisme »²². Cependant, il y a bel et bien essentialisation du passé si celui-ci est supposé préexister à l'action théorique et politique. Or, on peut opposer à Benjamin que l'image du passé n'est pas un « donné » mais « toujours une tâche »²³ : l'archive n'est pas là, il faut la chercher, l'exhumer, collecter. Et quand bien même elle serait là, il subsiste un travail incessant, et devant être éternellement renouvelé, de lectures et de relectures, concurrentes et contradictoires – et de jeux d'identification.

Les photographies du baron Von Gloeden, qui occupent une place de choix dans l'histoire de l'image homosexuelle, permettent de poser nettement le problème des lectures et des relectures. Ce photographe allemand s'installe à la fin du dix-neuvième siècle à Taormina en Sicile et ses clichés de jeunes paysans nus circulent dans le monde entier. Après sa mort, son légataire est poursuivi en justice par le fascisme et les négatifs des photos disparaissent. L'écrivain Roger Peyrefitte est un des premiers à les redécouvrir, à la fin de la seconde guerre mondiale : faisant parler, à la première personne, le baron, il fait le récit de jeunes paysans posant avec « aisance » et « naturel », sans « l'ombre d'une hésitation »²⁴. Trente ans plus tard, Barthes consacre un texte à Gloeden mais il prête peu attention à ceux qu'il nomme des « petits gigolos paysans »²⁵. En revanche, dans leur film *Race d'ep !*, Hocquenghem et Soukaz choisissent à leur tour de faire parler un des protagonistes, non plus le baron, mais « Il Moro », le valet de chambre de Gloeden. Non plus la parole de celui qui photographie, mais de celui qui est photographié. Et selon les deux auteurs, le photographe a apporté une fierté aux jeunes hommes pauvres : « Qu'on s'intéresse à nous, surtout lui, ça nous rendait importants. [...] On se sentait fiers. [...] De petits va-nu-pieds siciliens, il avait fait de nous les princes de l'art, et nos images nous conserveraient pour toujours, dans des musées

20Walter Benjamin, « Sur le concept d'histoire » (trad. par Maurice de Gandillac et Pierre Rusch), *Œuvres III*, Paris, Gallimard, « Folio », 2000, p. 428-429.

21*Ibid.*, p. 431-432.

22*Ibid.*, p. 440-441.

23Jacques Derrida, *Spectres de Marx*, Paris, Galilée, 1993, p. 94.

24 Roger Peyrefitte, *Les Amours singulières*, Paris, Jean Vigneau, 1949, p. 161-162.

25 Roland Barthes, « Wilhelm von Gloeden », *L'obvie et l'obtus. Essais critiques III*, Paris, Seuil, « Points », 1992, p. 179-180.

inconnus, dans des villes très loin, au Nord. »²⁶ Encore trente ans plus tard, alors qu'il prend la défense de Robert Mapplethorpe accusé d'avoir exploité le corps de garçons noirs dans son propre travail, l'écrivain Edmund White oppose le photographe blanc à Gloeden. Contrairement à Mapplethorpe, le baron constitue un « symbole ultime de l'exploitation » : il recourait à « "l'alibi du classicisme" » pour exploiter de jeunes paysans « aux ventres gonflés par la faim ».²⁷ On mesure à quel point, si les photos de Gloeden dévoilent certes une image du passé, les voix qui en sont extraites sont loin de livrer le même récit.

À la croyance dans une force innée de l'archive, dans une existence par elle-même, on peut confronter la lecture de Michel Foucault. Le philosophe a en effet proposé de faire entendre les voix des hommes d'hier, notamment dans une collection de « Vies parallèles », créée pour restituer des vies dénichées dans les archives et qui « n'ont eu d'autre écho que celui de leur condamnation ». C'est ainsi qu'il publie l'autobiographie d'Herculine Barbin « dite Alexina B. », hermaphrodite du XIX^e siècle, obligée de changer de sexe légal et d'état civil, et acculée au suicide. À travers son histoire, Foucault prolonge sa réflexion sur l'invention, au cours du XIX^e siècle, des catégories modernes de la sexualité et montre que, dans le cas de l'hermaphrodisme, l'assignation à un sexe considéré comme naturel, comme le « vrai sexe », est relativement récente. Or le témoignage d'Herculine Barbin condense de nombreux problèmes liés au statut de l'archive. L'original du témoignage n'existe par exemple plus, ce n'est pas lui que publie Foucault : le texte est passé à la postérité parce qu'il a été publié par le médecin légiste Ambroise Tardieu, dans son livre de 1874 *Question médico-légale de l'identité*. Mais cette publication par Tardieu est partielle et les souvenirs d'Herculine Barbin sont amputés : le médecin « a négligé les souvenirs des dernières années d'Alexina – tout ce qui, selon lui, n'était que plainte, récriminations et incohérences »²⁸. Il n'y a pas de pureté autonome de l'archive : sa constitution même, le fait qu'elle est parvenue jusqu'à nous, porte la marque du pouvoir – ici médico-légal – qui sinon trahit, du moins filtre, encadre, enferme. (Au passage, s'il est encore nécessaire de rappeler que toute relecture d'une archive est partielle et partielle, relevons que Judith Butler a critiqué les analyses faites par Foucault du récit de Barbin, lui reprochant une « appropriation romantique » et une « indulgence sentimentale »²⁹.)

Foucault est aussi l'auteur d'un texte lumineux, « La vie des hommes infâmes », introduction à une « anthologie d'existences » trouvées dans les archives de l'enfermement. Foucault y reconnaît la « vibration », la fascination brûlante exercée par ces fragments ; c'est, écrit-il, « mon goût, mon plaisir,

26 Guy Hocquenghem, *Race d'ep ! Un siècle d'images de l'homosexualité*, Paris, Libres-Hallier, 1979, p. 43 et p. 46.

27 Edmund White, « Génération Mapplethorpe », *Robert Mapplethorpe*, Paris, Réunion des musées nationaux – Grand Palais, 2014, p. 152. À ce sujet, je renvoie à mon texte « Une mélancolie mineure », François-Xavier Courrèges, *Vague Souvenir*, Paris, Éditions Jean Boîte, 2017.

28 Michel Foucault, *Herculine Barbin dite Alexina B.*, Paris, Gallimard, 2014, p. 141.

29 Judith Butler, *Trouble dans le genre*, Paris, La Découverte, 2005, p. 200 et p. 202, cité par Eric Fassin, « Le vrai genre », *Herculine Barbin dite Alexina B.*, *op. cit.*, p. 232.

une émotion, le rire, la surprise, un certain effroi ou quelque autre sentiment » qui ont conduit à voir dans ces vies d'« étranges poèmes ». Mais il met aussi en garde : ces vies ont pu parvenir jusqu'à lui car un « faisceau de lumière » les a « [arrachées] à la nuit où elle auraient pu, peut-être toujours dû, rester ». Faisceau aisément identifiable : « la rencontre avec le pouvoir » – la police, la justice, la prison. Ces fragments ne donnent à lire ni la totalité ni la pureté d'existences individuelles, mais seulement la manière dont un dispositif de pouvoir s'est emparé de quelques uns de leurs traits. « De telle sorte, ajoute Foucault, qu'il est sans doute impossible à jamais de les ressaisir en elles-mêmes, telles qu'elles pouvaient être "à l'état libre" ; on ne peut plus les repérer que prises dans les déclamations, les partialités tactiques, les mensonges impératifs que supposent les jeux du pouvoir et les rapports avec lui.³⁰ »

4.

Le goût de l'archive repose sans doute sur une croyance très traditionnelle en l'histoire : en nous livrant ce qui a été, en mettant en circulation des imaginaires, le document nous aide à inventer ce qui pourrait être. Mais il est tout aussi impératif de se demander ce qu'il empêche de voir, ce qu'il masque. Karl Marx, dans *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, à rebours de l'affirmation de la fulgurance créatrice de la connaissance des luttes passées, avance que « la tradition de toutes les générations mortes pèse comme un cauchemar sur le cerveau des vivants. » Selon le philosophe, la révolution conservatrice française se nourrit alors des « mânes des ancêtres » auxquels elle emprunte « noms, mots d'ordre, costumes, afin de jouer la nouvelle pièce historique sous cet antique et vénérable travestissement et avec ce langage d'emprunt »³¹. D'habitude invoqués comme inspireurs, les morts sont un fardeau : « La révolution sociale du XIXe siècle ne peut puiser sa poésie dans le temps passé, mais seulement dans l'avenir. [...] Elle ne peut commencer avec elle-même avant de s'être dépouillée de toute superstition à l'égard du passé. [...] La révolution du XIXe siècle doit laisser les morts enterrer les morts, pour atteindre son propre contenu. »

Il y a bien, évidemment, quelque chose d'incantatoire dans la déclaration de l'auteur du *Capital* : on ne se défait pas si facilement de l'histoire, des inconscients historiques, de la manière dont ils façonnent nos représentations, nos imaginaires, nos mots d'ordre politique. Marx n'est pas sans l'ignorer, lui qui écrit un peu plus tôt que, certes, si « les hommes font leur propre histoire », ils « ne la font pas de plein gré, dans des circonstances librement choisies ; celles-ci, ils les trouvent au contraire toutes faites, données,

30 Michel Foucault, « La vie des hommes infâmes », *Dits et écrits, t. 2, 1976-1988*, Paris, Gallimard, « Quarto », 2001, n°198, p. 237-238 et p. 240-241.

Karl Marx, *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte, Œuvres, t. IV, Politique I*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1994, p. 437-438, cité par Judith Butler, « Soulèvement », Georges Didi-Huberman (dir.), *Soulèvements*, Paris, Gallimard/Jeu de Paume, 2016, p. 36.

héritage du passé.³² » Reste, comme il nous le rappelle, que le passé peut entraver. Et qu'il est vital et urgent de déjouer les usages censeurs de l'histoire, de ceux qui instrumentalisent le passé pour confisquer le présent et préempter le futur – et, aussi, de déjouer nos propres auto-censures. En 1974, Hocquenghem appelle ainsi à rompre avec Mai 68, « plus proche du XIXe siècle que de nous » : « Non qu'il faille le refaire en mieux, mais bien plutôt faire autre chose ». Au risque, sinon, de rester « confits en Mai »³³.

Marcelo Rezende, qui dirige à Dresde « L'Archive de l'Avant-garde », a l'habitude de distinguer la « répétition » de la « reprise » : c'est dans l'écart entre les deux que se niche le problème théorique et politique majeur, à savoir le véritable travail d'héritage, de choix et de tri, d'invention de notre contemporanéité. Comme l'écrit, encore, Marx, la possibilité de « magnifier les luttes nouvelles, et non [...] parodier les anciennes », d'« exalter dans l'imagination la tâche du moment, et non [...] reculer dans sa solution dans la réalité », de « retrouver l'esprit de la révolution, et non [...] laisser le champ libre à son spectre.³⁴ »